

THEATRE DE THOUARS

Scène Conventionnée
d'Intérêt National

S'IL VOUS PLAÎT

Sócrates

Gagner ou perdre mais toujours en démocratie

Cie Asanisimasa
Frédéric Sonntag

Jeudi 25 janvier

Sócrates Brasileiro Sampaio de Souza Vieira de Oliveira, surnommé "le docteur" était un génie du football. Pilier de l'équipe nationale brésilienne de 1979 à 1986, il symbolisait la classe et l'élégance sur le terrain. Mais Sócrates, avec son club des Corinthians de Sao Paulo, a aussi initié la "démocratie corinthienne", système où tous les salariés du club prenaient, ensemble, toutes les décisions, dans un Brésil en pleine dictature militaire.

Un soir de 1982, dans un stade désert juste après la défaite du Brésil lors d'un match capitale de la Coupe du Monde, Sócrates s'isole au bord du terrain. Alors qu'il réfléchit au sens de cette défaite, il est rejoint, dans l'obscurité, par un vieil homme avec lequel il entame un dialogue. Les deux hommes retraversent les épisodes marquants de la vie de Sócrates : de son parcours atypique de footballeur médecin à sa conception singulière du jeu en passant par ses années sombres et ses démons.

Première période, mi-temps, deuxième période, prolongations, chaque scène s'inscrit dans la durée d'un match pour mener une réflexion sur l'éthique du sport, ses conséquences politiques et les valeurs de la démocratie.

Durée : 1h10

Texte et mise en scène : **Frédéric Sonntag** / Assistant à la mise en scène : **Blaise**

Pettebone / Avec : **Marc Berman (Socrate) et Matthieu Marie (Sócrates)**

Scénographie : **Anouk Maugein assistée de Paulie Bergogne** / Création lumière : **Manuel**

Desfeux / Création musicale : **Paul Levis** / Création Vidéo : **Thomas Rathier** / Costumes : **Hann Sjödin**

Production : Asanisimasa Coproductions : Théâtre Nouvelle Génération -CDN, Scène Nationale d'Alençon-Flers-Mortagne-au-Perche, L'Echalier à Saint-Agil, Théâtre du Champ au Roy Résidences : Points Communs - Nouvelle Scène Nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, OUI 5 Festival de théâtre en français de Barcelone, Théâtre de la Tempête, Théâtre Jacques Carat

En cette soirée du 5 juillet 1982, Sócrates a le cœur lourd. Alors qu'un match nul aurait suffi à la Seleção pour poursuivre son aventure en demi-finale de la Coupe du monde de football, l'équipe brésilienne n'a pas pu résister à son amour du beau jeu, et s'est échinée à attaquer, envers et contre tout, y compris dans les toutes dernières minutes, jusqu'à s'incliner 3 buts à 2 face à une sélection italienne, volontiers gestionnaire et opportuniste, qui n'en demandait pas tant. Légende du ballon rond s'il en est, le capitaine des Brésiliens vit là l'une de ses pires défaites, qu'il rumine, aux abords du stade, après le match. Tandis que le joueur descend bière sur bière, qui reste, avec le tabac, son plaisir coupable et représente une forme de refuge, Frédéric Sonntag orchestre une rencontre avec son quasi-homonyme, le philosophe Socrate, bien décidé à passer la nuit à venir en compagnie du footballeur brésilien. Tel un accoucheur d'autrui, le penseur grec s'impose alors comme le sparring-partner de Sócrates, celui par qui une remise en perspective du déroulé de sa vie pourra, en théorie, advenir, et tente notamment, mais sans franchement y parvenir, de lui donner une forte dimension philosophique.

Car, dès son plus jeune âge, le joueur brésilien baigne dans la chose politique. Fils d'un fonctionnaire, engagé à gauche, dont la légende veut qu'il ait appelé ses trois premiers fils Sócrates, Sophocle et Sóstenes en hommage à La République de Platon, il a tout juste dix ans quand les militaires, à la faveur du coup d'État du 31 mars 1964, instaurent une dictature au Brésil et lorsqu'il voit son père, à la suite de cet événement, brûler l'essentiel des livres de sa bibliothèque, de peur d'être inquiété. Alors qu'il décide, quelques années plus tard, de prendre place sur les bancs de la fac de médecine de Ribeirão Preto, la ville où il a grandi, il intègre, en parallèle, « presque par coïncidence », affirme-t-il, le monde du football, d'abord au Botafogo-SP, puis, une fois son diplôme en poche, au SC Corinthians, un club où il passera près de six ans. C'est là que le « doctor Sócrates », un surnom qui résume bien son profil atypique, expérimente la « Démocratie Corinthienne », un système proche de l'autogestion où chaque joueur est invité à voter pour peser sur la vie quotidienne du collectif. Dans un Brésil sous dictature, l'initiative est vue d'un très mauvais œil par la junte au pouvoir, mais celle-ci se révèle largement impuissante pour endiguer cette forme de contestation, d'autant que les résultats sportifs du club sont au rendez-vous.

Habitué aux épopées au carrefour des genres (B. Travençolo, D'autres mondes, L'Horizon des événements), Frédéric Sonntag livre ici une création moins ambitieuse, plus resserrée, sur cet homme hors du commun et sur son parcours pour le moins original. Là où les sportifs d'aujourd'hui, à quelques rares exceptions près, se tiennent bien souvent éloignés de la chose politique, de peur de s'y brûler, Sócrates prouve que les deux peuvent être intimement liés et que l'aura populaire de l'un peut nourrir la puissance de feu de l'autre. Au-delà de la mise en lumière de cette imbrication, qui relèvera de la découverte pour ceux, sans doute nombreux, qui ne connaîtraient pas sur le bout des doigts la vie du footballeur brésilien, le projet de Frédéric Sonntag atteint aussi une forme de pertinence dans sa façon de révéler les paradoxes d'un homme faillible, qui ne va pas tout à fait au bout de son combat et fuit vers l'Italie alors que la dictature militaire n'a pas encore rendu son dernier souffle au Brésil. Ce côté dual, autant que ses démons, Matthieu Marie, qui cultive sa ressemblance physique avec le joueur, l'incarne avec doigté et n'hésite pas, dans sa posture comme dans sa voix, à faire montre de ces fêlures.

Reste que, dans son ressort dramaturgique principal, cette rencontre entre Sócrates et Socrate qui devrait en constituer la clef de voûte, le spectacle achoppe. Tandis que Marc Berman, qui ne manque pas, à intervalles réguliers, de manger ses mots, ne réussit pas à donner un relief particulier au philosophe grec au-delà de l'image d'un pauvre type errant qu'on croirait tout droit sortie d'une vision nietzschéenne, Frédéric Sonntag échoue à en faire autre chose qu'un relanceur qui, au lieu d'ouvrir des débats d'idées féconds et tracer des perspectives philosophiques, se contente de donner le change à son quasi-homonyme brésilien. La réflexion sur les rapports entre démocratie et sport, sur les forces et les faiblesses du collectif ou encore sur les dangers de la démagogie peine alors à véritablement s'approfondir et le spectacle à se doter d'une dimension qui dépasserait son topisme biographique auquel il est ancré et auquel, en première comme en seconde périodes, il ne cesse de revenir, jusqu'à donner à ce dialogue inattendu le goût, à la fois triste et amer, de l'artificialité.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr